

Le brave garçon obsédé maintenant par son idée, en était venu à se plonger dans la lecture des romans passionnels, à l'affût d'une aventure analogue à la sienne. Qui pouvait savoir ? Peut-être l'imagination d'un conteur lui fournirait-elle le moyen de sortir de l'impasse où il se trouvait.

Il rêvait aussi à des aventures extraordinaires... Ruy-Blas qui se blesse la main pour aller chercher cette petite fleur que, plus que tout autre, la Reine d'Espagne aime à porter sur elle... Et il inventait des combinaisons romanesques... Il aurait voulu se battre pour Mme Delvour, sans le lui dire... Un duel où il aurait été blessé... Et, alors, en apprenant la cause de la rencontre, elle s'attendrait sans doute et consentirait au mariage.

Malheureusement, tout ceci ne dépassait pas l'ordre des rêveries. Pas de fleur poussant sur quelque roc escarpé que Mme Delvour eût exprimé le désir de posséder. Et pas non plus d'ennemi à pourfendre ou par qui être pourfendu en l'honneur de cette charmante femme.

## IV

L'hiver venait de finir.

Aussi, lassé d'attendre, désespérant maintenant de pouvoir jamais porter à Mme Delvour le témoignage impossible qu'elle prétendait exiger, Pierre Bridault fut-il pris d'un profond découragement et finit-il par se résigner à la lutte.

Il s'en vint voir Mme Delvour.

Comme la première fois, ce fut la même petite bonne qui lui ouvrit.

—Madame est chez elle ?

—Oui, monsieur ; elle vient de rentrer.

Le visiteur fut introduit dans le salon.

—Vous ici ? fit Mme Delvour, en venant à Pierre. Mais voici une visite que je n'avais pas autorisée. L'étiquette mondaine pourrait y trouver à redire.

Et elle ajouta, en prenant place à côté du visiteur.

—Sans doute, une chose grave à me dire, n'est-ce pas ? et vous venez m'apporter la fameuse preuve ?

—Non ! je venais vous dire, au contraire, que je renonce à vous l'apporter.

—Ah !

Ici, Pierre prit un air grave :

—Oui... j'ai cherché durant tout l'hiver, et Dieu sait avec quel acharnement !

Et souriant malgré lui :

—Comme les ouvriers sans travail, voyez-vous, j'aurais pris n'importe quoi... Mais la mauvaise chance s'en mêle... Et je vois bien que je ne trouverai rien jamais... ou, du moins, d'ici à longtemps... D'un autre côté, cette vie d'incertitude et de fièvre me mine, me tue... Malheureux pour malheureux, j'aime autant l'être complètement et d'une façon plus calme... En rompant tout engagement avec vous, j'aurai du moins une dernière ressource : celle de pouvoir oublier... Adieu donc ; je pars... pour ne plus jamais vous revoir.

Et se levant :

—Mais, du moins, avant de vous quitter, me donnerai-je la satisfaction de vous dire ma façon de penser sur votre compte : vous vous êtes mal conduite à mon égard !...

—Hein ?...

—Parfaitement... Ou vous m'aimiez, ou vous ne m'aimiez pas... Mais cette condition que vous prétendiez m'imposer était cruelle... D'ailleurs, aujourd'hui que ma décision est prise, je vois plus clair en moi-même... et en vous : eh bien ! je vous dis que tout cela n'était que de la coquetterie de votre part !...

—Oh !...

—Parfaitement !... Et je pourrais ajouter... Mais à quoi bon ?... Je vous suis parfaitement indifférent, n'est-ce pas ?... Adieu, madame, et sérieusement cette fois...

—Oh !...

Et Pierre se dirigea vers la porte. Mme Delvour n'en revenait pas. Un tel sans-gêne à son égard ! Elle était furieuse.

—Bon voyage, puisqu'il en est ainsi ! fut-elle sur le point de répondre.

Mais—étrangeté de la nature féminine !—que se passa-t-il en elle ?...

Certes, Pierre lui était sympathique jusque-là ; elle l'aimait bien et se faisait tout doucement à l'idée de devenir sa femme,—mais sans que rien la pressât outre mesure, pourtant ; et même, quand elle restait huit jours sans le rencontrer, il n'y avait chez elle aucune impatience exaspérée d'amoureuse...

Alors, comment expliquer cette révolution qui s'opéra dans son esprit dès que le jeune homme lui eut fait connaître qu'il la quittait pour tout de bon ?...

Oubliant toute réserve, tout amour-propre, sentant fondre en elle toute résistance, elle courut derrière lui, en l'arrêtant, et cette phrase s'échappa de ses lèvres :

—Non, non... Pierre... ne partez pas !... car je vous aime !

On peut penser que Pierre ne se le fit pas dire deux fois... et qu'il eut vite fait de revenir sur ses pas.

—Vous m'aimez ?... Ah ! ma chère Charlotte !...

Ce fut une explosion de joie.

## V

Comme il arrive souvent, après les premiers transports passés, les nouveaux fiancés raisonnèrent sur leur cas.

—Moi qui m'étais juré, pourtant, fit Mme Delvour, d'obtenir de vous une preuve réelle de votre amour !... Mais je comprends maintenant... Tant que ma volonté se montrait hésitante, je vous demandais des prodiges... mais, tout-à-l'heure, à la minute même où j'ai senti que je vous aimais profondément, je n'ai plus songé à avoir les mêmes exigences... Ce n'est pas sur la qualité de l'amour de l'autre qu'on se décide,—c'est sur la qualité du sien !

MICHEL TRIVELEY.

LOGEMENT DES TIREURS CANADIENS  
A BISLEY

Depuis que les militaires ont abandonné Wimbledon comme champ de tir pour les grands concours de l'Angleterre et des colonies, les réunions de ce genre ont lieu à Bisley, quelques lieues au sud de Londres et de Windsor. Cette année, le contingent des tireurs canadiens se trouve logé dans un édifice qui a été construit exprès pour eux par ordre du département de la milice d'Ottawa, tel que notre gravure le représente.

Aucune colonie n'a encore songé à se mettre ainsi dans ses meubles. L'intérieur est boisé en bois canadien de diverses essences et produit un bel effet.

Le coût total est de dix ou douze mille piastres dont

plus de la moitié est couverte par des souscriptions particulières.

Le major Henry Fullerton Perley, ancien ingénieur en chef des Travaux Publics (Ottawa) avait été chargé de conduire les travaux et il s'en est acquitté avec un grand succès.

Le 14 juillet, il télégraphiait que les tireurs canadiens prenaient possession du nouvel édifice ce jour-là.

Le lendemain le major Perley mourait. Ce triste événement donne lieu à l'expression de beaucoup de regrets : car le défunt était un brave homme, aimé de tout le monde.

## SCÈNES DE LA VIE DES CHAMPS

(Voir gravures)

“ J'y suis, j'y reste ! ” Et la bonne bête ne paraît pas vouloir céder devant les grognements de fureur des représentants de la race porcine.

Il sont cependant cinq ou six contre un : mais notre toutou s'en inquiète bien ! S'il a la garde de toute la ferme, ce n'est pas trop qu'il se paie un peu ! Et vous le voyez, non seulement il y plonge le museau, mais il s'y plonge tout entier !

Le “ Passage du train ” nous fournit un autre coup d'œil... agréable. Pendant que notre petit gardeur d'oies salue les voyageurs, son troupeau, effrayé, s'élanche de la mare où il s'ébattait.

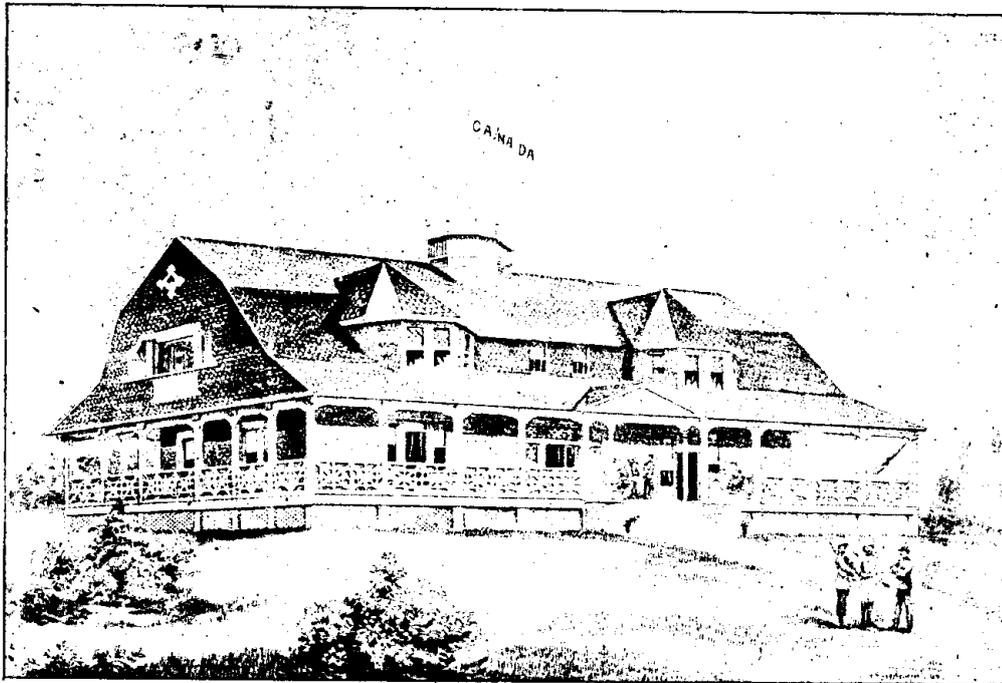
Dans leur effarement, ces pauvres bêtes, bêtes comme des oies,—c'est le cas de le dire,—se jettent même sur leur conducteur qui ne s'en soucie pas plus qu'il ne faut. Mais ce qui m'amuse, c'est le calme plat du chien : a-t-il l'air de regarder tout cela avec profonde commisération !...

## DE VOYAGE

M. J.-N. Laprés, de la maison Laprés & Lavergne, de Montréal, nous revient d'un joli voyage qu'il a fait... par-delà le 45<sup>e</sup> degré.

Délégué par les photographes de la province de Québec à la convention tenue à Celoron, sur les bords du lac Chataugua—un lac qui nous paraît singulièrement rougir de son nom français !—dans l'État de New-York, notre sympathique artiste est revenu par Jamestown, Buffalo, les chutes du Niagara, Toronto, les Mille-Isles, d'où il nous aura rapporté, espérons-nous, de jolies vues pour nos abonnés.

Il ne peut, en égoïste, jouir seul de ce beau voyage, n'est-il pas vrai ?



ANGLETERRE.—LOGEMENT DES TIREURS CANADIENS A BISLEY, COMTÉ DE SURREY